

ALEX DAUNEL

ILLUSTRÉ PAR JUSTINE GOUVERNET

Bridget et le Larry

Direction des publications : Stéphanie Baronchelli, Jérôme Bernez-Binder
Direction artistique : Tiphaine Rautureau
Suivi éditorial et maquette : Caroline Merceron
Relecture éditoriale : Camille Menez
Correction : Maud Placines Charier
Chef de fabrication : Benjamin Chapron

Illustrations intérieures et couverture : Justine Gouvernet
Typographie : Hollic Brush – Barland Design

www.gulfstream.fr

© Gulf stream éditeur, Nantes, 2024

ISSN : 2678-2685

ISBN : 978-2-38349-323-5

Loi 49-956 du 16 juillet 1949 sur les publications destinées à la jeunesse

Gulf stream éditeur

 **ETINCELLES**



*À ma fille Sarah,
sans qui le Larry n'aurait jamais existé*

*Vous m'entendez ?
Est-ce que quelqu'un m'entend ?
Ça a l'air de marcher. La lumière rouge est allumée.
Il y a une cassette dedans qui tourne.
Si un jour on m'avait dit que j'utiliserais le vieux
magnétophone de ma tante pour m'enregistrer, je ne
l'aurais jamais cru.
Mais je dois absolument laisser une trace au cas où
moi aussi je disparaîtrais.
Bridget, souffle ! Concentre-toi ! Ça va aller.
Je n'ai pas beaucoup de temps. Qu'est-ce qu'il est
important que vous sachiez ?
Déjà, les bases. Je m'appelle Bridget... Smith.*

Bridget et le Larry

J'habite à Bude, une petite ville au sud-ouest de l'Angleterre, au bord de la mer. Le royaume des surfeurs (mais moi, je ne surfe pas).

J'ai onze ans aujourd'hui. Et ça explique ce qui se passe. Enfin, je crois.

Ma tante Lilly m'avait promis une surprise.

Moi, j'espérais qu'elle réussirait à convaincre ma mère de me laisser percer les oreilles ou qu'elle m'emmènerait à Londres ou même à Paris !

Maintenant, je crains que cette « surprise » ne soit pas aussi sympa que ce que j'imaginai.

Si jamais vous trouvez cette cassette, c'est que j'aurai disparu moi aussi. Alors, s'il vous plaît, si vous êtes au Rosemary cottage, chez ma tante Lilly, allez voir le tableau accroché à l'étage, celui de la ferme qui a l'air abandonnée. J'y serai probablement. Pas trop près du cochon ni du chien de garde, j'espère.

Vous me repèrerez facilement. Je suis de taille normale pour mon âge. J'ai les cheveux longs, châtain, avec une frange qui me cache un peu les yeux et des taches de rousseur. Je ressemble à ma mère, et encore plus à ma grand-mère quand elle était jeune, avec les

Bridget et le Larry

fossettes de mon père. Papa est médecin, et maman est vétérinaire. Tout le monde les connaît ici. Tout le monde connaît tout le monde à Bude.

Je porte une salopette en jean avec un haut à manches longues et par-dessus mon t-shirt blanc préféré, celui avec une vague multicolore. Et j'ai plein de petits bracelets dont un avec des coquillages. C'est un bracelet d'amitié qu'Hannah m'a offert quand on avait neuf ans. Même si on n'est plus amies, je le porte toujours.

Comme ma tante habite à côté du collège et qu'elle travaille chez elle, je viens souvent lui rendre visite.

Jusqu'à aujourd'hui, j'adorais ce cottage aux rosiers grimpant sur la façade. Je me moquais qu'il soit si isolé, qu'aucun portable ne capte, et qu'internet soit coupé la moitié du temps.

Mais maintenant, tout est différent. Ma tante a disparu, et je suis prise au piège chez elle.

Par pitié, si je suis coincée dans le tableau : venez me chercher ! Ne me laissez pas avec le Larry... Il est trop pénible !

Bridget et le Larry

Voilà ce que j'ai dit sur la cassette que j'ai laissée sur la table de la cuisine.

Maintenant, si vous voulez savoir ce qui s'est passé... C'est par ici !

CHAPITRE 1

Quand c'est pas comme d'habitude

Ce jour-là, c'était mon anniversaire. Je me rendais chez tante Lilly pour le fêter.

Comme d'habitude, je suis arrivée chez elle par le raccourci. J'aime bien les habitudes. J'en ai beaucoup.

Tous les matins, je me lève à 7 h 07, enfin le réveil sonne à 7 heures pile et je me lève sept minutes après. Je m'habille. Je descends prendre mon petit-déjeuner. Il est 7 h 15. Puis, à 7 h 46, je me lave les dents. À 7 h 49, je me brosse les cheveux. À 7 h 55, je saute sur mon vélo. À 8 h 10, j'arrive au collège. À 8 h 15, ça sonne. À 8 h 16, la torture commence.

Le collège, c'est cet endroit qui transforme des gens normaux en loups-garous. Il y a ceux qui ont

des poils de partout, ceux qui parlent avec leur voix sortie d'outre-tombe, ceux qui ne pensent qu'aux amoureux. Et ceux qui oublient leurs amis. Comme Hannah.

« Tout change », dirait maman. « Même toi. »

C'est faux. Chez moi, il n'y a rien qui change. Je suis et je resterai Bridget.

Ma tante aussi, elle est fidèle à elle-même. Elle a toujours du temps pour moi, pour les oiseaux dans son jardin, pour les fleurs à arroser, pour les arbustes à tailler.

Pas comme mes parents qui n'ont le temps de rien et qui prennent tout au sérieux. Si je leur raconte que j'ai vu Jimmy tricher au contrôle de maths, j'ai droit à trois heures de discussion sur « Et toi, tu as déjà triché ? », « Tu sais que c'est mal, Bridget ? », « Pourquoi il a fait ça, à ton avis ? ». Et après, ils parlent comme si je n'étais pas là (super vexant) : « Elle a besoin de parler, cette enfant. Elle ne s'exprime pas assez. » À croire qu'ils sont connectés avec mes profs : « Bonne élève dont on aimerait entendre la voix plus souvent. »

Désolée mais vous ne me verrez jamais lever la main comme si je voulais toucher le plafond, rebondir sur ma chaise comme si c'était un ballon sauteur, postillonner sur le prof pour parler plus vite que les autres. Je ne suis pas une gigoteuse, moi. Ni une traîtresse comme Hannah.

Seule ma tante Lilly me comprend. Elle répète toujours : « Garde le silence et le silence te gardera. » Elle a parfois des paroles un peu énigmatiques, qui lui donnent des airs de sorcière répétant des formules magiques.

Pour me rendre chez elle depuis le collège, j'emprunte le chemin à travers les champs. Celui où il faut baisser la tête pour passer sous un vieux pont abandonné. Après, la route se rétrécit. Les branches des arbres qui la longent de part et d'autre sont tellement courbées qu'elles se rencontrent. On dirait qu'ils font une haie d'honneur comme les gardes du roi d'Angleterre devant son palais de Buckingham.

Maman dit que j'ai beaucoup d'imagination. Mais ce que je vais vous raconter, je ne l'ai pas inventé. C'est la vérité.



Après avoir ouvert les portes blanches du jardin, j'ai posé mon vélo contre le vieux chêne.

La porte d'entrée n'était pas verrouillée (comme d'habitude). Le sac à main de ma tante était accroché au porte-manteau.

Le feu crépitait dans la cheminée du salon. Il faisait beau dehors, mais le vent était frais, comme souvent chez nous à cause de la côte.

J'ai crié : « Tante Lilly, c'est Bridget ! » Elle n'a pas répondu. Ça lui arrive quand elle est occupée. Elle n'entend pas toujours très bien. Ce n'est pas qu'elle soit sourde, juste que lorsqu'elle travaille, on dirait que le monde s'arrête de tourner autour d'elle. Et elle doit beaucoup se concentrer pour son métier. Elle est « nez ». Elle crée des parfums. Pour moi, c'est le meilleur métier du monde.

Pas un bruit ne dérangeait la douce tranquillité de son cottage jusqu'à ce « vlan ».

Un « vlan » énorme. À en faire trembler les murs.

Je me suis retournée. C'était la porte de l'entrée. Elle venait de claquer, à cause du vent probablement. À ce moment précis, j'ai ressenti

une étrange sensation. Un mauvais pressentiment. Très mauvais.

Je me suis, malgré tout, dirigée vers la cuisine. Les grosses casseroles en cuivre, si lourdes qu'il fallait pour les soulever s'y prendre à deux mains, étaient bien suspendues au-dessus de l'évier.

Ça sentait bon la cannelle. C'était normal, car ma tante m'attendait pour le goûter.

Sur la table ronde, la théière était prête ainsi que le gâteau aux pommes du Somerset, mon préféré. Il y avait deux tasses, deux assiettes et deux cuillères et, bien sûr, du lait et beaucoup de sucre (pour moi !).

J'ai entendu la bouilloire qui sifflait. J'ai arrêté le gaz et j'ai versé l'eau bouillante sur le thé.

Tout était comme d'habitude. Enfin non, pas exactement comme d'habitude. Quelque chose me dérangeait mais je ne savais pas quoi.

Je me suis mise à respirer plus rapidement. J'avais envie de partir. J'allais quitter la pièce, reprendre mon vélo.

Mais non...

Bridget et le Larry

Une voix m'a arrêtée. Pas celle de ma tante.
Non, une voix mièvre, aiguë qui disait :
— Tu as l'air en petite forme, Bridget.

CHAPITRE 2

Quand un lapin ailé et cornu me tombe dessus

Je me suis retournée. Personne.
— C'est vrai. Tu es toute pâle, a dit la voix.
J'ai froncé les sourcils, pris mon air suspicieux.
J'ai tourné la tête dans tous les sens. Rien.
— Qui êtes-vous ?
— Je suis le Larry, ton meilleur ami !
— Ma meilleure amie s'appelle Hannah, ai-je
répondu sans réfléchir. Enfin, mon ex-meilleure
amie. Maintenant, c'est plutôt ma pire ennemie.
— Tu serais pas un peu dans l'excès, toi ?
Je regardais partout autour de moi. Personne.
— Qui êtes-vous ? Où êtes-vous ?
— Dis trois fois : le Larry, le Larry, le Larry et
j'apparaîtrai.



Qui était ce Larry que je ne connaissais pas et qui prétendait être mon ami ? Je restai muette.

— Tu n'es pas cool, ma poule, a continué la voix. Je suis déçu.

— Je ne vous permets pas ! Montrez-vous ou...

— Ou... tu vas manger du chewing-gum aux poux ?

— Quoi ? C'est n'importe quoi !

Là, je n'avais plus peur. J'étais très énervée.

Il persistait :

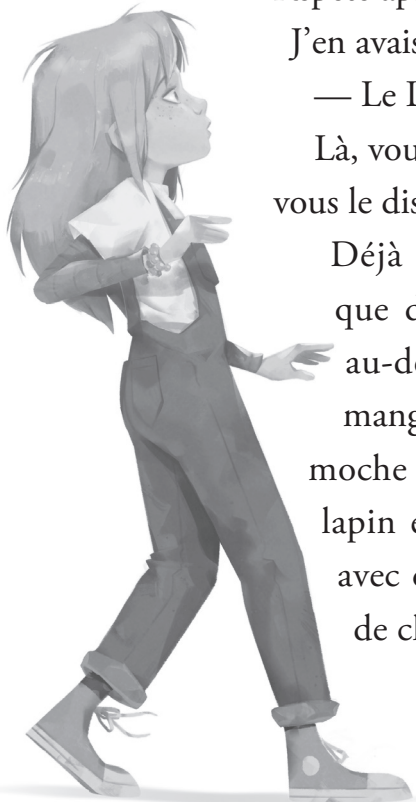
— Répète après moi : le Larry...

J'en avais marre. J'ai murmuré :

— Le Larry, le Larry, le Larry...

Là, vous n'allez pas me croire, mais je vous le dis quand même.

Déjà il faut que vous sachiez que dans la cuisine de ma tante, au-dessus de la porte du garde-manger, est suspendu le truc le plus moche que j'ai jamais vu. C'est un lapin empaillé de couleur argentée avec des ailes d'ange et des cornes de chevreuil.



Quand j'étais petite, il m'impressionnait. Mais ma tante me disait qu'il ne fallait pas se fier aux apparences et que, pour elle, c'était « sentimental ».

Je n'ai jamais compris comment elle pouvait avoir des sentiments pour cette mocheté. Il paraît que chacun a ses goûts. Mais ça, c'est vraiment trop laid.

Bref, cette chose, ce truc, ce machin s'est mis à bouger ses ailes et ses pattes. On aurait dit qu'il nageait dans l'air. Non seulement il était moche, mais en plus, il était ri-di-cule.

Tout à coup, il s'est défait des deux ficelles qui le maintenaient et il s'est mis à voler dans la pièce. Pas très bien. Il devait être un peu rouillé des ailes.

Il s'est posé lourdement sur la table. Puis il m'a tendu une de ses pattes avant, tout en faisant une révérence.

— Chère Bridget, je suis le Larry, ton meilleur ami. Tu vas avoir besoin de moi si tu veux sortir de ce guêpier.

Je n'avais aucune idée de ce à quoi il faisait

référence. Il ne m'a pas laissé le temps de le lui demander.

— Je prendrais bien un peu de thé. Et toi ? m'a-t-il dit.

Mon « meilleur ami » a posé ses fesses de lapin poussiéreux sur la table, tout en attrapant sa tasse de thé avec une délicatesse surprenante.

Je ne pouvais pas m'empêcher de le scruter. J'entendais la voix de maman : « Bridget, on ne fixe pas les gens. Ce n'est pas poli ! » Mais vu le spécimen que j'avais en face de moi, j'avais le droit de faire une exception !

— Ce sont mes cornes qui te fascinent autant ? m'a-t-il demandé.

— Oui... euh... c'est étrange pour un lapin.

— Comme les ailes, je sais ! C'est stylé !

C'était étrange de l'entendre parler ainsi. Il me rappelait mes parents quand ils veulent me faire croire qu'un jour, ils ont été « jeunes ».

— Et la couleur argentée ?

— Ça, c'est un clin d'œil aux années 1980 ! Michael Jackson, tu aimes ?

Et il a réalisé quelques pas de moonwalk. Je l'ai reconnue parce que mon père aussi fait cette danse trop bizarre où il recule en donnant l'impression d'avancer, ou peut-être l'inverse. Ma mère glousse à chaque fois. C'était la musique à la mode quand mes parents se sont rencontrés... il y a mille ans !

Je n'ai pas pu me retenir de lui demander :

— Comment un lapin empaillé peut-il connaître Michael Jackson ?

— Empaillé ? C'est ce que tu as dit ?

Oups ! Cette bestiole était susceptible, en plus !

— Non, mais... euh... ai-je bredouillé.

— Empaillé ! La même, elle ose me traiter d'empaillé !

Et il s'est mis à faire des petits bonds sur la table et à bouger ses pattes comme un boxeur. Toutefois, avec des ailes dans le dos et des cornes sur la tête, conserver l'équilibre s'avérait compliqué.

— Ce n'est pas ce que je voulais dire, ai-je répondu, plus gênée qu'apeurée.

— Et tu voulais dire quoi ?

— Euh... Argenté. Lapin argenté !

— OK. Passe pour cette fois, mais je te préviens : tu m'insultes à nouveau et je te laisse te débrouiller toute seule.

C'était vraiment méchant de dire ça ! Il se prenait pour qui ?! Ce n'était pas comme s'il avait des tonnes d'amis empaillés avec qui il pouvait s'éclater.

— La solitude, ça me connaît ! ai-je répondu, crispée. On voit que tu n'es jamais allé au collège.

— Pourquoi je ferais du solfège ?

— J'ai dit le CO-LLÈ-GE ! C'est une prison pour ados avec des gardes partout qui ne servent qu'à t'empêcher de t'échapper des griffes des plus grands.

— Waouh ! Il y a des tigres ?

— Tu as déjà vu une fille de treize ans avec des faux ongles ? Ou un garçon de quatorze ans : il a des poils et de la bave... comme un fauve ! Et aussi un peu... comme toi !

— Hé oh, mollo. Moi, je n'ai pas de griffes.

Et il a fait semblant de me donner un coup de patte comme un tigre prêt à attaquer. Ce lapin était vraiment bizarre. Il se vexait quand je le qualifiais de lapin empaillé (ce qu'il était), mais de le comparer à

un ado poilu et baveux, ça le laissait de marbre.

— Je cherche ma tante. Tu sais où elle est ?

Le Larry a pris ses grands airs, les airs de celui qui sait mieux que tout le monde.

— Ah... cette chère Lilly...

— Tu la connais bien ?

— Bien sûr que oui... C'était le jour de ses onze ans.

— Le jour de ses onze ans, comme moi aujourd'hui ! Qu'est-ce qui s'est passé ?

— Elle s'est transformée en dragon, m'a-t-il dit d'une voix rauque, en levant ses pattes comme un ours.

— En dragon ? ai-je répété, ahurie.

Vu le contexte du lapin parlant, tout était envisageable.

— Ah ! Je t'ai bien eue ! Qu'est-ce que tu es naïve ! Les dragons, ça n'existe pas, ma poule !

Je lui ai lancé mon regard noir, super noir.

— Donc ma tante... ai-je dit en tapotant mes doigts sur la table. Tu fais ton malin, mais tu n'en sais pas plus que moi, en vrai !

— Hé ! Si tu ne me prends pas au sérieux, je me casse ! Comme ça !

Bridget et le Larry

Et il a jeté sa tasse par terre... qui s'est brisée. Évidemment !

En temps normal, et j'insiste sur le « normal », je me serais énervée et je lui aurais fait nettoyer son bazar. Mais là, rien n'était plus normal.

— J'ai besoin de me dégraisser les ailes, a-t-il dit en gigotant sur place. Ta tante, elle cuisine trop de *fish and chips*. L'huile, ça colle, ma poule.

Se faire traiter de poule par un lapin poussiéreux, c'était difficile à avaler. Un peu comme les *fish and chips* de ma tante (avec elle, notre spécialité nationale à base de poisson pané et de frites s'avérait aussi indigeste que dégoulinante de gras).

— Je rêve d'un bon bain moussant, a-t-il ajouté. Mais bon, j'ai l'impression que ce n'est pas le moment. On va faire un tour ?

Je me suis levée pour ouvrir la fenêtre de la cuisine. J'avais besoin de me rafraîchir les idées.

Mais j'ai eu beau tourner la poignée, tirer dessus de toutes mes forces, la tirer encore...

La fenêtre ne pouvait pas s'ouvrir.

Non... si... non... J'étais enfermée ?!

CHAPITRE 3

Quand rien ne va plus et que le pire est à venir

J'ai couru vers la porte d'entrée. Elle ne s'ouvrait pas. Elle semblait scellée. J'ai essayé d'ouvrir tout ce qui pouvait s'ouvrir dans le salon. Rien ne bougeait.

De la fenêtre, on apercevait le grand chêne sur lequel se reposaient des moineaux. Ils ne bougeaient pas. Et les feuilles bien que légèrement penchées ne se soulevaient pas non plus.

Ce jour-là, le vent soufflait fort. Comme très, très souvent à Bude (presque tout le temps, en réalité).

J'allais bientôt voir les feuilles se soulever de droite à gauche, et les moineaux s'envoler.

Mais rien ne se produisait. L'image était en mode pause. Une photographie ou un décor peint comme

dans les décors en carton-pâte, ceux que l'on utilise au théâtre ou au cinéma. Voilà à quoi ça ressemblait.

J'avais besoin de me passer le visage sous l'eau froide. Je suis allée dans la cuisine. J'ai tourné le robinet dans tous les sens : aucune goutte n'en est sortie.

C'était une vieille maison. Il y avait peut-être une coupure d'eau. Mais cela n'expliquait pas les portes et les fenêtres fermées. Et cette impression que tout était immobile dehors. Comme si tout s'était arrêté.

Je sais... Cela paraît absurde.

Puis je me suis dit que si je restais ici trop longtemps, mes parents allaient s'inquiéter et viendraient me chercher. C'était ça, la solution ! Mes parents allaient venir me délivrer.

Quelle heure était-il ? Depuis combien de temps étais-je là ?

L'horloge de la cuisine, celle que ma tante a installée sur l'étagère au-dessus de l'évier entre deux plantes vertes, était arrêtée. La grande aiguille était sur le 3, comme la petite. Elle montrait 3 h 15. Mais on n'entendait plus son battement agaçant.

L'heure digitale inscrite sur le four indiquait également 15 h 15.

J'ai fermé les yeux. J'ai compté jusqu'à 60.

J'ai ouvert un œil. Il était toujours 15 h 15.

J'ai recompté, cette fois jusqu'à 80. Je n'ai pas osé regarder l'heure. J'ai continué jusqu'à 100. J'ai ouvert les yeux... Toujours 15 h 15 !

15 h 15, c'était à peu près l'heure à laquelle j'étais arrivée chez ma tante et que tout avait commencé.

Or ma tante a disparu quelques secondes avant mon arrivée puisque la bouilloire était sur le feu.

Donc... vous me suivez ? Le temps dans la maison s'est arrêté quand ma tante a disparu. Ou alors c'est quand j'ai délivré le Larry.

Et si le temps s'était bien arrêté, ça voulait dire que papa et maman ne viendraient pas me chercher, car pour eux, je n'étais pas en retard.

J'étais K.O. comme si on m'avait donné un énorme coup dans l'estomac.

Je me suis laissée tomber dans le fauteuil de ma tante, celui en velours et bien moelleux, qui trône dans le salon.

J'ai entendu comme une grosse mouche voler.
C'était qui-vous-savez.

— Elle fait un gros dodo, la petite vieille dans son fauteuil ?

— On est enfermés ! me suis-je lamentée.
EN-FER-MÉS !

— Inutile de t'exciter parce que cela sent le renfermé. C'est une vieille maison, ici !

J'ai serré mes poings très forts. De rage.

— Tu comprends pas ? ai-je hurlé. Tu as oublié de te nettoyer les oreilles ?! On est enfermés, à l'intérieur. Impossible d'ouvrir les portes, les fenêtres... Et le temps s'est arrêté en plus... Tu n'as même pas l'air surpris !

— Pourquoi je serais surpris ? Tu m'as libéré... Tu l'as compris, n'est-ce pas ?

— Ouais...

— La conséquence, c'est que maintenant, tu sais pour la magie ! Et la maison ne te laissera pas sortir tant que tu n'auras pas retrouvé sa maîtresse... ta tante.

— Plus sortir ? Jamais ? Je ne reverrai plus mes

parents... jamais ?

J'avais les larmes aux yeux.

— Tu es un peu une *drama queen* !

— Une quoi ?

Et il a fait mine de s'évanouir en faisant des « Ah ! », « Oh ! », « Mon Dieu ! », « C'est trop horrible ! », « On va tous mourir ! », « Je ne suis qu'une enfant ! ».

Puis il a pris un air grave et m'a regardée droit dans les yeux.

— La reine du drame, c'est toi. Celle qui en fait des tonnes... Trouve cette chère Lilly, et tout redeviendra normal. Aussi simple que cela... a-t-il dit en attrapant le châte que ma tante avait laissé sur le fauteuil.

Il s'en est fait une cape, oubliant qu'il avait des ailes.

Il s'est pris les pattes, les ailes, les cornes dans le châte et s'est ratatiné sur le parquet du salon. Avec fracas !

Accompagnée d'un tel spécimen comme coéquipier, je n'étais pas sortie d'affaire.

Après moult rugissements, claquements et agacements, le Larry est sorti de sa tente improvisée

sur ses deux pattes arrière. J'ai gardé mon sérieux, même quand il se l'est joué grand seigneur en me demandant :

— Où en étions-nous, très chère Bridget ?

— Ma tante... elle est où ?

Il fixait le fond de la pièce. Le miroir à côté des escaliers.

— Elle est derrière le miroir ? ai-je demandé sans mesurer l'absurdité de ma proposition.

Derrière le miroir, c'était le mur. Elle ne pouvait pas être dans le mur ! Voyons, Bridget !

— Non, non, non, a-t-il répondu en me narguant. Tu chauffes. Un peu, mais pas trop !

Il commençait vraiment à m'insupporter.

Je me suis dirigée vers le fond de la pièce.

— Tu y es presque, ma poule ! ai-je entendu alors que je me tenais devant l'escalier en colimaçon qui montait à la chambre de ma tante et à celle d'amis (la mienne en fait).

— C'est à l'étage, c'est ça ?

Il s'est contenté de sourire.

Mon sang n'a fait qu'un tour. J'ai monté les marches quatre à quatre. Je percevais un

bourdonnement derrière moi. Le Larry me suivait de près.

C'est en entrant dans le couloir que j'ai saisi ce qui était en train de se passer dans cette maison. Et ça allait bien au-delà du Larry.

CHAPITRE 4

Quand les tableaux sortent du cadre (et que ce n'est pas un jeu de mots)

À l'étage, il y avait la « galerie » de ma tante. C'était un couloir dans lequel était amassé un nombre incalculable de tableaux, petits, grands, vieux ou très très vieux. On y trouvait des portraits, des paysages, des animaux, des figures abstraites, des aquarelles, des esquisses au fusain, et même un renard que j'avais peint quand j'étais en primaire. Ces toiles remplissaient les murs du sol au plafond, enchevêtrées les unes dans les autres comme un gigantesque puzzle. Pris séparément, leurs cadres tous différents, dorés, baroques, sculptés, en métal, en bois, ne s'accordaient pas. Pourtant, ensemble ils formaient une fresque harmonieuse.

Bridget et le Larry

J'ai commencé à entendre des « Toi ! Oui, toi ! Viens par là ! », puis des « Tu m'entends ? Trop cool ! ».

Les personnages peints étaient tous vivants... dans leur décor ! J'ai bien dit « VIVANTS », dans le sens où ils étaient en train de bouger, parler, exister.

Le bouledogue habillé en colonel (qui se rêvait en grand chef) s'est mis à grogner en mode : « Écoutez-moi. »

Le cow-boy sur son cheval avec un brin de paille (celui qui se prenait pour Lucky Luke) m'a sifflé avec ses deux doigts :

« Hé, la *kid*... *yes*, toi ! »

Il parlait avec un accent américain, comme s'il avait du chewing-gum dans la bouche.

Un chat miaulait.

Des oiseaux gazouillaient.

On aurait dit que des dizaines d'écrans de télévision étaient allumés en même temps.

Et au milieu de la galerie, le Larry volait, fier de lui, dans son élément.



CHAPITRE 4

— Ce n'est pas possible ! Qu'est-ce qui se passe ici ? ai-je demandé.

— Il se passe ce qui se passe tout le temps, m'a fait remarquer une ballerine qui était en train de réajuster son chausson.

Elle se tenait de dos, ne laissant voir que sa tête à la hauteur de ses genoux.

— Comment ça « tout le temps » ?

— Ce n'est pas parce que vous, les êtres de chair et de sang, vous êtes

étrangers à ce qui ne vous ressemble pas, que nous n'existons pas ! s'est jointe une voix qui provenait de la plus grande toile, celle d'un monsieur représenté de trois quarts sur un fond noir, au regard sévère et à la moustache tourbillonnante.



Il bombait le torse sous sa chemise blanche et sa redingote grise. Sa moustache qui lui chatouillait le bout du nez lui donnait un air tout à la fois guindé et ridicule.

— Attendez... leur ai-je demandé. Vous êtes en train de me dire que vous discutez entre vous tout le temps ?

— Oui, mais d'habitude les humains comme toi ne nous remarquent pas, a dit une femme.

Il m'a fallu un peu de temps pour saisir que cette voix provenait d'une esquisse au-dessus de la porte de la salle de bains. Il s'agissait d'une femme en train de se laver dans un hammam. Je ne l'avais jamais repérée.

— Tu es qui, toi ? m'a-t-on demandé, sans que je sache qui m'interpellaient ainsi.

— Je suis la nièce de la propriétaire de cette maison.

— Lilly ! Tu es la nièce de Lilly ! s'est emballée la ballerine.

— Elle est trop, trop gentille ! a renchéri une autre voix.

— Un amour... vraiment, ai-je encore entendu.

Tout ce monde...

— Elle sait aussi vous faire parler ? me suis-je renseignée.

— Elle ne sait pas nous faire parler, a précisé la ballerine. Elle sait nous é-cou-ter.

— Et elle peut vous répondre quand vous lui parlez...

— Maligne, la *kid* ! a ironisé le cow-boy.

— Un peu de respect pour cette jeune miss ! a dit le monsieur à la moustache.

— *Thank you*, lord George ! Ce n'est qu'une enfant, a précisé une vieille dame dont l'accent très chic laissait deviner les origines aristocratiques.

Elle portait un large chapeau violet en feutre avec une plume de paon et une de ces robes bouffantes du siècle dernier. Elle résidait dans un autre cadre majestueux aux bords dorés, en face de celui du lord. Ils avaient fière allure tous les deux. Ils auraient pu être accrochés au palais de Buckingham, aux côtés de la famille royale.

— Tout à fait, ma chère lady Bartley, a répondu le monsieur d'un ton complice.



CHAPITRE 4

Les personnages habillés comme au temps de Jules Verne s'appelaient donc lord George et lady Bartley. Ils avaient des noms, des accents et peut-être même une histoire qui leur était propre.

— C'est vraiment incroyable ! ai-je murmuré.

— On aime bien avoir de la compagnie, a commenté une femme qui ressemblait à la Joconde, sauf qu'elle portait un blouson de cuir et tenait une guitare à la main. Surtout les jeunes, ça *rock* !

Et elle a gratté les cordes de son instrument provoquant un son strident. Les autres personnages ont porté leurs pattes, mains ou je-ne-sais-quoi à leurs oreilles.

— La Joconde, tu recommences, et je déchiquette ta guitare ! l'a menacée le colonel.

— On manque de mélomanes, ici. Vous aimez la musique ? m'a-t-elle demandé.

— Ça va, ai-je répondu distraitement.

Certains cherchaient à attirer mon attention. D'autres se parlaient entre eux. Toutes ces voix autour de moi. C'était une cacophonie insupportable, pire que dans la cour du collège pendant la récré.

J'ai avancé jusque dans la chambre de ma tante pour m'isoler un peu. Son lit était fait, les coussins brodés bien arrangés. Il y avait sa vieille platine pour écouter ses disques (une machine du Moyen Âge). Parfois, le soir, quand je dors chez elle, elle met de la musique très fort, on danse et on se sert de nos brosses à dents comme des micros. J'adore !

Un des albums de Michael Jackson (son chanteur préféré) était déjà sur le tourne-disque. Il tournait dans le vide. Cela arrivait quand on le mettait en route et qu'on oubliait de l'arrêter. Est-ce que tante Lilly venait d'écouter de la musique et serait partie sans l'éteindre ?

J'ai repositionné la pointe du bras sur le vinyle. La voix du chanteur américain a résonné à travers l'étage :

« *Thriller... Thriller night...*¹ »

Puis celle des... personnages !

Ils chantaient (plus ou moins bien) de tout leur cœur et aussi de tout leur corps !

Ces chers lord George et lady Bartley, dans leurs beaux habits, chantonnaient en ondulant de la tête.

La femme du hammam qui tenait sa serviette d'une main agitait l'autre bras en l'air en rythme.

Lorsque la Joconde a ajouté quelques accords de guitare, les canines que le colonel Bouledogue lui a montrées l'ont arrêtée net.

Dans la chanson, il y a un moment où cela fait un peu peur, à cause des bruits de chaînes et de portes qui claquent. Et aussi en raison de cette voix... comme sortie d'outre-tombe.

Là, dans le couloir, c'était le colonel Bouledogue qui avait repris cette partie (et son timbre grave le rendait effrayant) tandis que la ballerine et la femme du hammam reprenaient les chœurs plus aigus.

Tous les personnages, animaux compris, battaient la mesure en piétinant.

La chanson était presque finie.

J'ai soulevé le manche de la platine. La musique s'est interrompue d'un coup.

— Qui a arrêté en plein final ? a grogné le colonel.

— C'était mon passage préféré ! s'est lamenté l'un d'eux.

— Ça se fait vraiment pas ! a maugréé un autre.

1. Michael Jackson, 1982.

Bridget et le Larry

— Désolée ! ai-je dit. C'était presque fini... Vous étiez tous superbes ! Promis, on le refera dès que j'aurai retrouvé ma tante !

— Eh bien, ce n'est pas gagné... a soupiré une petite voix qui me semblait provenir de la femme du hammam.

CHAPITRE 5

Quand il faut mener l'enquête comme une vraie détective

— Comment ça, c'est pas gagné ? Elle est où, ma tante ? me suis-je agacée.

Le colonel a regardé en l'air. La Joconde a haussé les épaules. Lady Bartley a esquissé un sourire gêné. La ballerine a scruté les rubans de ses chaussons, les fesses toujours en l'air.

— Tu veux savoir si elle est chez l'un de nous ? a demandé le colonel.

— Chez l'un de vous ? ai-je repris sans bien comprendre ce que je venais de répéter.

Comment ma tante, un être humain, pourrait se trouver dans un tableau ? C'était plus que du n'importe quoi. Une histoire digne du Larry.